

L'imposteur

Parmi tous les gens qui marchaient sur le trottoir encore mouillé, forcément je ne l'avais pas vu. Je remontais sur mon vélo après avoir fait des achats dans la librairie de cette grande rue commerçante. Le feu était passé au vert. Les piétons pourtant pressés de se mettre à l'abri de la pluie s'arrêtaient et j'allais démarrer.

« Tu me reconnais ? »

C'est à moi qu'on s'adresse. Chaleureux, expansif. Un type en imperméable beige. Les yeux sont vifs, même rieurs, mais la tête ne me dit rien. Il faut dire que, comme le covid et la grippe sont de retour, la figure est cachée par l'habituel masque bleu clair. Il le baisse précipitamment pour que je le voie mieux. Non. Je ne le remets pas davantage. La semaine précédente, Alain M. était venu voir l'exposition à la galerie et je ne l'avais pas reconnu non plus, mais quand il m'avait dit son nom, j'avais retrouvé son visage. Normal ! Les traits avaient pris vingt ans depuis la dernière fois. C'était le mari de la secrétaire du département. On les avait invités à dîner une fois ou deux. Ah oui bien-sûr. Mais là, rien. Je me sens vaguement pris en faute de ne pas identifier une personne qui me connaît, alors que je me pique d'être plutôt physionomiste.

« Mais si ! L'informatique. Le huitième ! »

A l'université j'avais deux ou trois fois apporté mon ordinateur pour une panne ou une configuration que j'avais du mal à installer tout seul. C'était dans un bâtiment un peu à l'écart, dans un étage en hauteur. Ils étaient deux ou trois. Mais le souvenir était lointain.

« Ah oui ! A Paris 8 ? »

« Mais oui ! Et toi ? Ça fait au moins quinze ans que tu es à la retraite ».

« Non. Seulement cinq. Mais je suis parti en 2008 et j'ai fini ma carrière à Rennes où j'ai été très heureux. »

« Ah oui. Rennes c'est chouette. J'y suis allé en vacances. En fait, je suis parti avant toi. C'est moi qui ai démissionné en 2006 quand ma femme a hérité. »

« A Paris 8 l'ambiance était mauvaise et j'étais content de partir. »

« Ah oui. Moi aussi. Ça se bouffait le nez dans le service et j'ai eu une opportunité pour démissionner. Eric Bompard. Tu connais ? Ma femme, c'est une héritière. Elle a repris la boutique aux Galeries Lafayette et il fallait qu'elle embauche quelqu'un. Alors elle m'a dit autant t'embaucher toi!... C'est comme ça que je vends les pulls Bompard. Mais l'oncle de ma femme, il est encore un peu dans le business et il en file à ses potes du seizième qui ont plein de thunes. Ça m'énerve. Oh, je vais t'en filer si tu veux. Viens, ma bagnole est garée pas loin. »

Je le suis en poussant mon vélo.

« Eric Bompard, c'est la chèvre qui a réussi ? » Je tente cette boutade pour rétablir la réciprocité, me sentant un peu coupable aussi de ne pas honorer ce témoignage d'une amitié dont je n'ai pourtant pas le souvenir. Mais j'ai peur qu'il prenne ça mal, pour une blague de mauvais goût contre sa femme. Ça n'a pas l'air. Dans une petite rue parallèle on arrive à sa voiture. Une belle voiture noire.

« T'as vu ? Audi. Voiture de fonction. »

Je mets mon vélo contre le trottoir, devant le capot de sa voiture. Il ouvre le coffre, rapporte un cabas de courses un peu fatigué dont, comme un prestidigitateur, à toute vitesse, il sort des vêtements, un à un, pour les transvaser dans un grand sac poubelle en plastique noir.

« Tiens, sweat Hugo Boss ! ... Allez, des paires de chaussettes. Tu chausse combien ? »

« 43. »

« Tiens justement. Veinard ! ... »

Cinq ou six paires qui ont l'air de bonne qualité. Malgré leur trajet fulgurant entre les deux sacs j'entrevois un petit drapeau bleu-blanc-rouge brodé à la cheville. Ça a l'air de bonne qualité. À chaque fois, il arrache une à une les étiquettes et les met dans sa poche avant d'enfourer les articles dans le sac noir.

« C'est pour la TVA. ... Allez ! Tiens. Le blouson Bompard. Tu sais qu'il vaut quatre cents balles ! ... T'as vu comme il est doublé... Le pull Bompard. Toi, c'est XL. »

« Non. L plutôt »

« Ok. Tiens. Deux cent quarante balles ! »

Je ne suis pas sûr d'avoir jamais connu le gars en question et c'est peut-être lui qui croit me reconnaître, mais, bon, toujours bonne pioche de se voir offrir des cadeaux qui ont l'air de valoir le coup.

« J'aime mieux te filer ça à toi plutôt qu'aux richards du seizième... »

Je n'ai pas vraiment le temps de détailler le contenu du sac mais autant faire vite.

« Là, t'en a pour du pognon... Mais faudrait que tu me donnes quelque chose pour la TVA. »

Je suis hésitant. Mais je me sens pris dans une complicité un peu trouble et puis, il est sympa, je peux pas le laisser tomber. Je sors de mon porte-feuille deux billets de dix euros.

« Ah non. Avec tout ça, je te dis, t'en as pour huit cents balles. »

Je lui donne encore dix euros.

« Ben non. Fais un effort ! La TVA c'est vingt pour cent. »

Je sors un billet de cinquante.

« Donne moi encore dix. Je sais que tu roules pas sur l'or mais quand même. Sinon c'est moi qui y suis de ma poche.»

D'habitude je n'ai jamais autant d'argent liquide sur moi. C'est l'argent de la gravure que j'ai vendue. Quand je lui ai donné mes billets, il a vu le contenu de mon porte-feuille et je lui tends le dernier – dix euros – qui y était.

Prévenant, il accroche le sac noir sur mon porte bagage.

« Fais gaffe avec ton vélo. T'en as pour huit cents balles, là. »

Et je reprends mon chemin. Avec un trouble bizarre. Je pense que le gars, en fait, il ne me connaissait pas, que c'est un revendeur de vêtements « tombés du camion », comme on dit. Bon... mais pour cent balles, avec tout ce qu'il m'a refilé, je ne suis pas perdant.

Mon dérailleur fait un bruit de frottement bizarre. J'essaie de comprendre d'où ça vient en changeant de vitesse. Le grand, puis le plus petit pignon. Mauvaise manœuvre : la chaîne saute et la fourchette se prend dans les rayons de la roue arrière. Elle est tout tordue et impossible à arranger. J'ai les mains pleines de cambouis et je dois rentrer à la maison en poussant mon vélo.

Pas le moment d'ouvrir le sac Bompard. Je m'occupe du vélo pour constater que je ne peux rien faire sauf l'amener chez le réparateur. C'est samedi et il vaut mieux l'apporter aujourd'hui pour l'avoir vite.

Nathalie m'accompagne. En chemin je lui explique que je pense m'être fait embobiner. Je lui raconte en détails.

« Oui. Mais si tu as un blouson et un pull Bompard, pour cent euros, c'est bien. »

En revenant, pour montrer mon butin, j'ouvre le sac noir. Son contenu est très loin des pulls et blousons qu'il m'avait fait miroiter : des vêtements en polyester très moches avec d'affreuses doublures à carreaux, mal finis avec des fils qui dépassent. Ce qu'on trouve au magasin de démarque en face c'est du grand luxe à côté.

Un sentiment d'inconfort m'envahit. Ce n'est pas tant d'avoir été dévalisé de cent euros. Bien plus, de la colère, surtout contre moi-même. Honte d'avoir été dupe, de m'être fait prendre à l'hameçon des pulls Bompard dont je me fiche éperdument, d'avoir cru en cette fausse camaraderie complice – le gars inventait son récit à partir de ce que je lui disais. Et moi, j'ai foncé dans le panneau, de cette amitié factice, comme si j'étais en manque d'amour. Pire, comme si je naviguais au dessus d'un gouffre de désamour que je m'efforcerais de ne pas voir. Rattrapé par une fragilité affective que je m'ingénie à me dissimuler la plupart du temps. Touché au cœur de cette faiblesse qui me rend vulnérable et que j'ai honte de ne pas affronter. Le soir même, j'ai tout porté dans le conteneur de collecte textile proche de chez nous. Le lendemain ça allait beaucoup mieux.